

Nos dissonances Our disagreements

Lise Bissonnette

Volume 7, numéro 1, 1996

Ruptures?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/902164ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/902164ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (imprimé)

1488-9692 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bissonnette, L. (1996). Nos dissonances. *Circuit*, 7(1), 79–82.
<https://doi.org/10.7202/902164ar>

Résumé de l'article

Jetant un regard rétrospectif sur l'ensemble du débat, la directrice du *Devoir* salue l'approfondissement de la notion de « rupture », reconnaît que l'ampleur et l'intérêt de la discussion l'ont amenée à fréquenter la musique contemporaine avec davantage de plaisir et prend ses distances vis-à-vis du postmodernisme. Elle souligne la qualité du débat où désaccords et dissonances sont nécessaires.

RÉFLEXIONS POST-FESTUM

Nos dissonances

Lise Bissonnette

Route 215, le 14 juillet, entre le lac Brome et le lac Memphrémagog. Un arrêt forcé par des travaux de pavage, au loin. Il fait un temps à voir doucement fondre le bitume, j'éteins le moteur, je baisse la glace, des chants d'oiseaux survivent à un sous-bois empoussiéré. J'entends aussi un entretien qu'accorde Guido Molinari à Radio-Canada, il en est aux dernières minutes, il parle de la grande rétrospective de son œuvre en cours au Musée d'art contemporain et, comme c'est son habitude, de l'inculture et de l'oubli qui entourent ou plutôt enterrent ici l'art et les artistes. Il réclame, comme c'est son habitude aussi, un musée pour Borduas, plutôt qu'une ruelle dans la gargote à ciel ouvert qu'est devenue la rue Saint-Denis. L'animateur amorce la transition finale, il va nous faire entendre une musique du choix de Molinari, celle qui l'accompagnerait entre toutes s'il devait nous quitter pour une île déserte. Molinari confirme, rien n'est plus parfait à ses oreilles. En contrepoint aux oiseaux, s'élève une magnifique sonate de Beethoven.

Deux mois plus tard, l'éditeur de *Circuit*, Monsieur Jean-Jacques Nattiez, me demandait de rédiger le commentaire final d'un numéro spécial consacré au débat qu'avait provoqué ma chronique du 3 octobre 1994 dans *Le Devoir*, traitant de musique contemporaine et intitulée « Ruptures ». Le son Molinari sur ma route d'été m'est aussitôt revenu, paradoxe et refuge. Le maître incontesté de la peinture formaliste au Québec, celui qui travaille notamment en concordance avec la musique sérielle et qui s'en réclame, à tout prendre et s'il fallait choisir, vivrait en compagnie de la musique de Beethoven. Je me suis sentie moins idiote dans mon questionnement, un peu vengée de ceux qui me conseillaient de m'éduquer avant d'étaler mes résistances affectives à la musique contemporaine, et surtout heureuse de cette ironique dissonance humaine, qui fait le sel de nos vies.

Mais aussi un peu déçue de Molinari. J'aurais préféré qu'il me fasse entendre l'œuvre contemporaine suprême à son oreille, celle qui aurait continué à me

faire cheminer alors que, justement, depuis quelques mois, je tentais de m'amender.

Mais c'eût été trop simple. Le débat que nous menons est vieux comme le monde (Gilles Marcotte ne me l'a pas rappelé de main morte dans le numéro de décembre 1995 de *Liberté*), et il ne trouvera pas demain sa résolution, dans nos perceptions intimes comme sur la place publique.

Je ne sais trop, pourtant, ce qu'il faut en retenir aujourd'hui puisqu'il a essaimé dans toutes les directions.

Rappelons, d'abord, son origine, qui est la rencontre de deux « désarrois », selon le terme si juste qu'emploie Lorraine Vaillancourt, dans la lettre qu'elle m'adressait et qui a tout déclenché. Donc le désarroi de la femme qui a consacré sa vie à la musique contemporaine et qui n'en peut plus de l'indifférence et du silence. Et en réponse mon désarroi d'auditrice (quel mot laid !) qui ne veut pas « balayer l'esthétique contemporaine », comme on m'en a accusée, mais qui se sent rejetée par les créateurs, et qui demande à être convaincue.

Nous avons ensuite, et ensemble pour une fois, discuté de tout. Dans les pages du *Devoir* et ailleurs, ont eu lieu le procès des diffuseurs et celui de l'école et celui des subventionneurs, la querelle classique des anciens et des modernes, la défense de la liberté absolue du créateur contre la contamination marchande, la confrontation entre la modernité et la postmodernité et partout, en filigrane, la description assez désolée de la condition de l'artiste au Québec.

Il faut croire en la parole. Sans doute avons-nous remué des choses dites mille fois qui, pour les gens du « milieu » – et ce n'est pas un terme péjoratif à mes yeux – sont d'exaspérantes redites. Mais en relisant les textes que rassemble aujourd'hui *Circuit*, on voit l'effet de la parole concentrée, en ébullition, en affrontement. On y avance toujours un peu. J'y retrouve approfondie, par exemple, la notion de « rupture ». Je croyais les compositeurs aux prises avec sa dictature, avec une sorte de *fatum* qui les pousse, pour se légitimer à leurs propres yeux et à ceux de l'histoire en marche, à casser sans cesse les formes et le sens jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à casser. J'ai découvert plutôt une autre condition, celle de « l'après-rupture », pour reprendre le terme si juste d'Isabelle Panneton, qui est la prolifération extraordinaire des formes et des sens, la disparition des guides et des référents, une solitude qui est à la fois celle, exaltante, que chante littéralement Michel Gonneville et celle qui est une prison ouverte à tous vents, où la « nécessité intérieure » que célèbre John Rea⁽¹⁾ risque pourtant de s'effondrer sur une singularité exacerbée. Tout a été en quelque sorte rompu et chacun s'avance seul dans cette immense étendue de possibles. Se profile alors – mais nous y avons à peine touché – le problème de la subversion, qui est un devoir de l'art. Plusieurs ont revendiqué le droit à la provocation, au scandale, et fait valoir que la résistance du public d'aujourd'hui

(1) Faute d'espace, le texte de la conférence de John Rea, « Postmodernité "que me veux-tu" », sera publié dans un prochain numéro. (NDLR)

à la musique de son temps ne serait que la répétition des résistances bourgeoises qui ont accueilli les transgressions d'hier, avant qu'une autre génération les accepte. Mais comment transgresser des certitudes qui n'existent plus ? N'est plus subversif qui veut.

Ces interrogations, je les ai encore mieux vécues en faisant mes devoirs, comme on m'y avait enjointe. Du moins, en ai-je accompli une partie. En allant au concert, en écoutant les bribes qu'offre la radio, en rencontrant mes nouvelles connaissances et amis épistolaires, ne serait-ce que brièvement. L'« effort » que je redoutais s'est dissipé, comme on me l'avait prédit. J'ai vite cessé de croire, moi qui en étais restée à quelques aridités formalistes, que tout n'était que prouesse technique et intellectualisation d'un art fait pour les sens. De la fréquentation, qui est en effet la clé si on veut cesser de gloser, est né un plaisir mais qui n'est ni innocent ni sans mélange. C'est celui que me procure l'étude, la découverte et qui n'est pas toujours celui du cœur. On peut être fort heureux dans une bibliothèque, à suivre les chemins complexes de la pensée d'un auteur jusque-là inconnu. J'en suis là avec la musique de mon temps, pas toujours convaincue, mais stimulée, curieuse, parfois fascinée. Je l'ai compris un soir de concert, non pas de la Société de musique contemporaine du Québec mais de l'Orchestre Métropolitain, quand la mélodie cent fois entendue me berçait et à la fois me laissait sur ma faim. Je ne renierai ni Schumann, ni Bellini, ni Mahler, mais je commence à avoir aussi envie d'autre chose.

Tout en demeurant sur mes gardes. L'après-rupture offre à l'« auditrice » des dilemmes aussi énervants que les impasses de la rupture. La surdose de messages, ici comme en arts visuels, a de quoi lasser. La postmodernité, que nous avons accueillie comme une délivrance, une façon de faire un pied-de-nez à la sécheresse faite transcendance, devient le lieu d'une nouvelle morale, d'une réflexion sentencieuse sur les maux de notre temps. Oui, la chair contemporaine est souvent triste et les guerres se prolongent. Mais tout le monde ne saurait parler de Sarajevo en éveillé de conscience et dire intelligemment que nous en sommes coupables. Il y a des musiques qui se veulent déchirantes et qui sont des catéchismes comme tant de ces œuvres à messages qui peuplent nos galeries de révolutions alors que leurs auteurs n'ont jamais vu un peuple opprimé et encore moins un drame intime de près. Je commence à m'ennuyer des artisans de la forme et à en avoir assez de ceux qui se croient d'abord des artistes du sens. Ne va pas en profondeur qui veut, et il y faut de solides outils.

J'approche de la conclusion dont je suis incapable puisque j'en suis personnellement encore loin, et je n'ai pas dit un mot de la diffusion. Il y a d'autres tribunes pour ça, dont *Le Devoir*, qui fait désormais mieux ses devoirs à la suite de ce débat, du moins je le crois.

Je vous quitterai simplement sur un hommage, qui n'est surtout pas une flatterie. Je suis émerveillée, littéralement, par l'échange que nous vivons. Parce que

mon « milieu » est plutôt celui des arts visuels, j'ai commis bien plus souvent, au cours des années, des crimes de lèse-crédit à son égard, dans des chroniques ou éditoriaux. Rarement ai-je obtenu autre chose qu'un lourd silence ou une excommunication en bonne et due forme. Encore cette fois, la petite phrase que j'avais glissée dans « Ruptures » à propos de ma lassitude dans les galeries m'a valu une remontrance indignée : la direction de la revue *Etc.* (excellente au demeurant) a même demandé à la ministre de la Culture d'intervenir pour faire cesser mon indigne travail de sape ! Je comprends tout cela de l'intérieur, le désarroi est grand là aussi, dans un milieu qui se cherche un public tout autant que celui de la musique contemporaine. Mais il est bon de trouver des interlocuteurs aussi patients qu'aguerris, prêts à prendre le temps d'expliquer encore et encore, de chicaner un peu la béotienne, mais de comprendre l'importance de maintenir le lien, qui est toujours à refaire. C'est cela aussi, et d'abord, la diffusion. Un échange passionné et public qui s'accommode fort bien du désaccord, de la dissonance. En ces matières, entre nous, peu me chaut l'harmonie.